

## PISTES PÉDAGOGIQUES

- Proposer une discussion autour des notions de protection des plus faibles et de ceux qui se trouvent en danger, de solidarité collective, de mobilisation désintéressée en faveur d'une bonne cause. Donner des exemples précis d'interventions possibles.
- Dans le cadre d'un exercice de vocabulaire, inventorier les noms de tous les récipients susceptibles de contenir de l'eau, représentés dans le film ou non...
- Chercher en bibliothèque des livres présentant d'autres histoires d'amitié et de sauvetage d'un animal en danger par un enfant. Et, à l'inverse, des aventures où des animaux prennent soin d'un petit humain (*Le livre de la jungle*, évidemment, en premier lieu).
- Explorer les cultures d'Amérique du Sud, la langue espagnole, les coutumes, les musiques et les danses telles que la salsa. Se concentrer sur cette danse originaire de Cuba en détaillant les instruments qu'elle nécessite, ses gestes et ses pas, son histoire et sa symbolique.
- Imaginer des exercices d'art plastique autour de la figure de la pleine lune et ce qu'elle peut devenir, un poisson-lune justement, ou tout autre chose selon les inspirations de chacun.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Marine Cam  
— Association Côte Ouest —  
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1  
02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)  
[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)

Conception graphique : M<sup>onsieur</sup> Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS

# CHEMIN D'EAU POUR UN POISSON

FRANCE, ESPAGNE, COLOMBIE / 8'  
de Mercedes Marro

Une nuit étoilée dans un quartier d'Amérique latine. Oscar dort dans sa chambre quand un brusque coup de vent le réveille. De sa fenêtre, il voit un petit poisson rouge dans une flaque d'eau sale, à bout de souffle.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



La tonalité hispanique de *Chemin d'eau pour un poisson* ne tarde guère à s'affirmer. Coproduction entre la France, l'Espagne et la Colombie, le film débute en effet sur de la guitare sèche aux accents éminemment latino. Le village plongé dans la nuit qu'il donne à voir évoque une chaude nuit sud-américaine, où le moindre souffle d'air est une bénédiction pour les habitants endormis.

Et, un peu plus tard, la chanson convoquée pour traduire l'accélération du fil de l'intrigue s'apparente directement au registre de la salsa, évoquant à son tour l'atmosphère de contrées tropicales.

Le leitmotiv de cette mélodie est le mot « agua », qui désigne évidemment l'eau en espagnol et se trouve au cœur de la narration. L'un des premiers plans choisit d'ailleurs d'illustrer directement le titre du film : un plan en plongée, puis un mouvement de travelling latéral gauche-droite dévoilent un alignement de récipients divers conduisant le regard vers une fontaine aux robinets pour l'instant fermés – un jeu de lumière, celle de la lune, met en évidence cette source d'eau sans doute partagée par des villageois au mode de vie aussi modeste que traditionnel.

Le « chemin d'eau » est tracé d'emblée et l'on fait bientôt connaissance avec celui qui est destiné à l'emprunter, un sympathique poisson rouge sautillant infatigablement à la surface d'une vasque où il semble prisonnier. Celui-ci est de surcroît la proie convoitée par deux matous des environs, bien éveillés tandis que les humains sont plongés dans le sommeil.

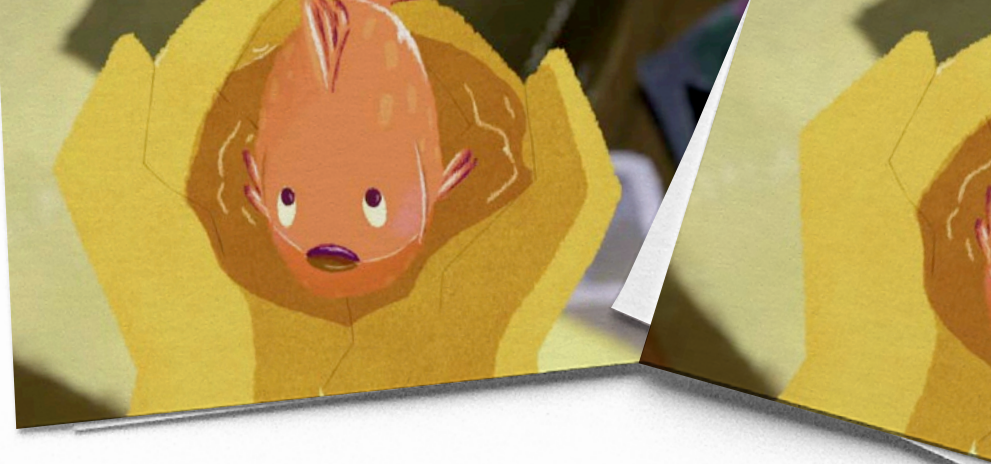
L'enjeu du film est posé, tandis qu'un petit garçon a entendu le SOS émis par le poisson

en danger, qu'il va dès lors s'attacher à sauver. Non seulement pour l'éloigner des griffes des félins, qu'il faut faire fuir, mais aussi en lui donnant suffisamment d'eau pour sa survie, en quantité nécessaire et avec la bonne température. C'est donc une sorte de course contre la montre qui s'engage et le tempo du film se cale sur celui d'un suspense s'épanouissant sur le rythme très tonique de la musique déjà évoquée (dont les notes retentissent à partir de 3'44 de film), et en impliquant peu



à peu toute la petite communauté tirée du lit.

La solidarité s'organise et les multiples récipients remplis d'une eau de vie permettent au poisson de passer de l'un à l'autre au gré de sauts joyeux et élastiques. L'humour est toujours de mise dans l'aventure, voir le poisson grelottant lorsqu'il est plongé dans un broc d'eau sorti du frigo par la mère du jeune héros... Idem quand l'enfant, affolé en constatant que son ami s'asphyxie, entreprend de lui insuffler de l'oxygène avec une paille en un curieux bouche-à-bouche qui fait surtout gonfler le malheureux comme un poisson-lune aussi rond et lumineux que l'astre nocturne



apparu sur le premier photogramme du film, à côté de l'inscription à l'écran de son titre.

La symbolique de la mobilisation autour d'une même cause, à savoir préserver une existence, est parfaitement restituée : chacun doit se réveiller, au sens propre, et retrousser ses manches, donner de son temps et de son énergie. Il est plaisant de noter que les adultes s'engagent sans sourciller pour aider l'enfant, considérant seulement que sa cause est juste. Même une grand-mère s'y met, après un instant suspendu durant lequel la bande sonore elle-même s'interrompt, ajoutant à l'impression de dynamique collective créée.

La présence des deux chats affamés, qui ne désarment jamais, souligne l'urgence guidant cet affairément : on les voit faisant irruption, menaçants, en haut du cadre (4'48), traversant brutalement le champ en diagonale et en plongée (4'52), poursuivant un villageois portant un seau (5'21), puis à la fenêtre d'une maison où a échoué le poisson (5'42). L'un des deux réussit même à gober le fugitif (5'54) et l'écran devient aussi noir que l'intérieur de sa gueule l'espace d'un instant, comme pour mieux exprimer la stupeur du moment (celle du poisson, celle du garçon, la nôtre...). La musique s'arrête à nouveau...

Heureusement, rien d'autre qu'une fin heureuse n'est imaginable pour un dessin animé aussi coloré et un pied posé sur la queue du matou (aië !) permet au petit poisson d'être recraché et de reprendre sa bondissante course ! Chacun pourra retrouver son oreiller et les nouveaux amis vivre enfin leur relation en toute tranquillité ? Presque, un ultime rebondissement nimbé de magie nous ramenant... vers la lune et ses présumés pouvoirs surnaturels !

Mercedes Marro a étudié les Beaux-arts à Barcelone entre 1982 et 1987. En 1986, elle a fondé avec d'autres étudiants la société de production Maru Basamon, pour laquelle elle a réalisé plusieurs publicités et clips vidéo. Certains (*Mediterraneo*, *Un Español en Nueva York*) ont été remarqués pour leur innovante combinaison d'animation et de prises de vues réelles.

En 1997, Mercedes Marro a rejoint Pirulí Movies comme directrice de la création. En 2001, elle a fondé Tomavistas à Barcelone, une société qu'elle dirige avec Pierre Nothman et qui est principalement dédiée aux séries et concepts pour enfants. Elle réalise en 2016 son premier vrai court métrage, *Chemin d'eau pour un poisson*, dont la coproduction française est assurée par Folimage.

## PISTES PÉDAGOGIQUES

■ Explorer le motif de la sirène, de ses origines et sa présence dans *L'odyssée* d'Homère, aux multiples versions du conte *La petite sirène* d'Andersen, adapté par les studios Disney.

■ Initier une discussion sur la tendance des parents d'écarter les enfants des problèmes d'adultes : ont-ils tort ou raison ? Faut-il préserver l'enfance des soucis inévitables de la vie des grands ?

■ Faire dessiner ou peindre à chacun l'endroit où il a passé ses meilleures vacances d'été, cette année ou plus loin dans le temps.

■ Le père utilise la dimension métaphorique de la sirène Helga pour parler, en réalité, de lui. Expliquer cette figure de style et chercher ce qui peut conduire à la convoquer.

■ Inventer collectivement une histoire et des personnages sur la base d'objets choisis en détournant leur signification, comme le très rare « peigne à sirènes », la capsule-insigne « Hippocampe d'or » ou le téléphone-« ondu-lateur de chants ».

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Marine Cam  
— Association Côte Ouest —  
16 rue de l'Harteloire - BP 31247 - Brest Cedex 1  
02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)  
[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS

# DE LONGUES VACANCES

BELGIQUE / 16'

de Caroline Nugues-Bourchat

*Cet été, Louise découvre pour la première fois les joies du camping au bord de la mer avec ses parents. Avec son père, elle collecte de précieux trésors ayant appartenu, selon son père, à une sirène...*

Conception graphique : Monsieur Florent Richard - Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère





*De longues vacances* se distingue du tout-venant de la production d'animation par sa durée sensiblement supérieure aux canons habituels, au-delà du quart d'heure de durée, mais surtout par sa construction entremêlant deux niveaux de narration. La réalisatrice et scénariste Caroline Nugues-Bourchat entrecoupe en effet le récit du séjour de la jeune Louise au camping, un séjour dont on découvre peu à peu la vraie nature, de scènes sorties de son imagination alors que son père lui raconte par épisodes une histoire, celle d'une sirène prénommée Helga.

Deux niveaux de fiction sont ainsi ouverts, le second extirpant la fillette de la réalité très concrète du premier. L'enfant est en effet arrivée dans ce camping de bord de mer avec son papa et sa maman, et tous trois s'installent dans une caravane. Celle-ci demeurera seule sur les lieux une fois les vacances terminées : un plan-séquence fixe fait alors disparaître une à une les maisons roulantes, par un effet d'effacement, mais celle de la famille reste en place, laissant apparaître sa situation réelle, jusque-là dissimulée à Louise. À savoir le fait que son père a perdu son emploi et que les difficultés économiques du ménage les conduisent à devoir se résigner à cet hébergement précaire et provisoire – du moins dans l'esprit du malheureux chef de famille. Profondément préoccupé et meurtri, celui-ci doit affronter la rancœur de sa femme, même si le couple semble s'entendre sur le fait de préserver son enfant de cette nouvelle réalité si délicate. C'est donc en parfait contraste avec les affres d'une éprouvante vie quotidienne que ce père aimant entraîne sa fille dans un feuilleton merveilleux qu'il improvise, brodant au fil des jours, sur une mythologie particulière, celle des sirènes. Ces créatures, mi-femmes mi-poissons,

attirent les marins pour les dévorer, mais la drôlerie du registre choisi par le père atténue la cruauté du motif. Ce dernier y met des éléments de sa propre expérience, sans doute, car Helga risque de perdre son insigne de sirène, comme lui son emploi, en échouant à faire ce qu'on attend d'elle. Chantant faux, elle est en effet dans l'incapacité d'attirer les marins ! Derrière l'humour, le désenchantement de cette figure paternelle apparaît et émeut. Il s'agit avant tout de trouver sa place dans la société à laquelle on appartient...

Il y a une humanité aux accents universels



dans la peinture d'un tel déclassé social : la mère décide à un moment de retourner chez ses parents avec sa fille, n'ayant plus de scrupules à laisser seul son mari et effectuant d'évidence un premier pas décisif vers une séparation. Un cas de figure vécu par de nombreux enfants et contre lequel Louise tente de se rebeller, non sans succès si l'on en croit le dernier plan du film, la famille à nouveau unie partant en voiture loin de la caravane qui l'a accueillie pour ses « longues vacances ».

Une grosse tempête, au sens figuré, a été surmontée et on repart de l'avant : un travelling latéral traduit le mouvement, celui de la voiture qui a repris la route, tandis



que Louise regarde le paysage défiler à travers sa vitre. Et les soucis rencontrés auront été enfouis là où s'achève parallèlement l'histoire de la sirène Helga, disparue sans laisser de traces.

Le canevas scénaristique de cette belle animation de dessin animé modélisé par ordinateur 2D aborde des motifs graves, sinon dramatiques, tout en soignant l'atmosphère poétique et parfois mélancolique de son décor, fixé en véritables cartes postales aux couleurs pastels. La première scène, par exemple, évoque ces départs en vacances en famille, lorsqu'enfant, on s'endort dans la voiture, en lâchant totalement prise et en se remettant à la responsabilité de ses parents au volant. Le réveil et le premier petit-déjeuner dans un nouvel endroit, le lendemain, constitue un

enchantement dont longtemps on regrettera la sensation... C'est une qualité rare pour un film d'animation que de restituer si précisément ces sensations ténues et la profondeur de champ de certaines séquences du film creuse aussi au plus loin de notre âme, même lorsque l'enfance est depuis belle lurette enfuie...

Caroline Nugues-Bourchat est une infographiste française passée par une agence de publicité parisienne avant de gagner Bruxelles et de travailler pour une agence de photographie, Isopress. Son premier court métrage, *De longues vacances*, a été présenté en 2016 dans de nombreux festivals en Belgique, en France et à travers le monde. Il a notamment remporté le Grand prix du festival Anima de Bruxelles.

## PISTES PÉDAGOGIQUES

Amener ceux qui ont déjà porté un plâtre, à un bras ou une jambe à raconter leur expérience : les inconvénients, les contreparties éventuelles, les inscriptions des camarades sur la résine, etc.

Proposer la rédaction d'un texte individuel relatant un séjour de vacances dans un camping, un club ou un endroit où l'on se fait de nouveaux amis, de façon éphémère ou suivie. Quelles émotions, quelles impressions nouvelles, quels souvenirs ?

Relever tous les éléments du film, parfois humoristiques (la scène du frisbee, celle du baby-foot) traduisant la solitude de Pelle et ses difficultés à communiquer avec les autres.

Évoquer la naissance du sentiment amoureux alors que l'on passe de l'enfance à l'adolescence : comment se traduit-elle, que conduit-elle à faire, en quoi peut-elle décevoir ou au contraire, rendre euphorique ?

Imaginer par le dessin une affiche pour le film, comme celle qui l'illustre sur le site de référence imdb.com : [http://www.imdb.com/title/tt4681026/?ref=nm\\_flmg\\_dr\\_1](http://www.imdb.com/title/tt4681026/?ref=nm_flmg_dr_1)

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Marine Cam  
— Association Côte Ouest —  
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1  
02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)  
[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)

Conception graphique : M<sup>onsieur</sup> Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS

**GIPS**  
PAYS-BAS, FRANCE / 11'  
*de Jeroen Houben*

Pelle se casse le bras juste avant de partir en vacances en famille. Alors qu'une histoire d'amour estivale se présente à lui, Pelle se rend compte qu'il doit surmonter sa timidité.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère





Le titre de ce film de fiction néerlandais à la superbe photographie signifie « plâtre », à savoir celui qui est, dans la première séquence, placé au bras droit de son jeune héros âgé de douze ans, Pelle. On comprend grâce aux dialogues que le garçon, souvent dans la lune, a été imprudent en traversant la route et victime d'un accident, heureusement bénin. Le souci, c'est que cela tombe à la veille de son départ en vacances en famille et qu'un bras en écharpe n'est guère commode lors de son séjour dans un camping des montagnes françaises (en Savoie, au Camping de la Ferme du Lac qui existe réellement). Ainsi, toute baignade dans la piscine nécessite l'enrubannage du plâtre dans un sac plastique !

Les vacances de Pelle s'annoncent donc spéciales, mais le garçon semble l'être lui-même. Il parle peu, se mêle peu aux autres, s'entend mal avec sa sœur aînée et semble regarder le monde qui l'entoure avec autant d'acuité que de perplexité (voir la manière dont il observe ses parents et ses voisins de camping avec qui ils sympathisent). À l'hôpital, Pelle avait bien aperçu la résine d'un autre garçon, qui était en passe de l'enlever, et celle-ci était couverte de signatures, dessins et messages de toutes les couleurs, laissés par tous les amis du blessé. De quoi l'encourager et le laisser penser que le handicap de cette immobilisation serait contrebalancé par une soudaine popularité. Avec l'idée que les filles, en particulier, se montrent plus sensibles à la faiblesse supposée de l'immobilisé qui aime les attentions. Mais la réalité est moins gratifiante que les fantasmes et au moment de regagner les Pays-Bas, le plâtre de Pelle demeure d'une blancheur virginale... Pourtant, s'il aura échoué à se faire des amis, l'enfant aura remarqué une jeune fille de son âge l'attirant immédiatement. Mais l'inverse

n'aura pas été évident et le réalisateur fixe ce rapport déséquilibré en deux plans identiques montrant la jeune inconnue lisant ou écrivant, assise et installée à une table, ne remarquant pas celui qui la contemple. Il n'est pas indifférent que cette adolescente apparaisse sage et posée, à l'inverse de la turbulente sœur aînée du héros, qui vit pour sa part ses vacances en bande, entre drague et chahuts, comme on l'imagine naturellement à cet âge. Mais Pelle porte, au contraire de Juul, une profonde timidité



en lui et sa discrétion naturelle l'entrave parfois. Lorsqu'il prend son courage à deux mains pour aller parler à celle qui fait battre son cœur, la mise en scène le cadre de face en plan moyen, à la taille, alors qu'il avance, traversant les allées du camping, tandis qu'une musique évoquant le roulement de tambours souligne l'importance du moment (le cinéphile peut du reste alors penser au morceau d'Iggy Pop Lust for Life utilisé dans *Trainspotting* de Danny Boyle). Mais Pelle renonce encore à parler à la jeune fille sage et tourne les talons avant qu'elle ne lève les yeux de son livre et le voit enfin, ce qu'il ignore...

Ce jeu de regards importe puisqu'il conditionne l'épisode suivant de la « relation » :



alors que la berline familiale quitte le camping, Pelle voit la table au banc désespérément vide et se fait une raison : il a laissé passer sa chance... Mais le destin en a décidé autrement : une voiture, les doublant, montre derrière la vitre passager l'adolescente mystérieuse, et c'est elle qui lance un regard à Pelle, ébahi, et lui sourit. Un embouteillage permet au garçon de réagir, cette fois, au moment où il le faut et la séquence reprend le thème musical et un dispositif de travelling pour suivre le garçon qui avance vers l'autre voiture qui se retrouve bloquée plus loin. Et peu importe le fait que Joëlle – c'est son prénom – ne soit pas assise à la même place que lorsqu'elle lui a souri sur la route, son sourire bienveillant traduit la victoire du timide. Il aura enfin une dédicace assortie d'un petit cœur dessiné sur son plâtre, faute de

numéro de téléphone pour poursuivre la relation naissante... Mais le blondinet a fait un grand pas, il est enfin devenu Pelle le conquérant (en référence au film danois de Bille August récompensé de la Palme d'or au festival de Cannes 1988) !

Né en 1987, Jeroen Houben a étudié le graphisme à la Willem de Kooning Academie de Rotterdam. Il a réalisé de nombreux clips et films publicitaires, ainsi qu'une demi-douzaine de courts métrages depuis 2011. Présenté pour la première fois au festival Kort ! d'Amsterdam en septembre 2015, *Gips* a été sélectionné dans de nombreux festivals internationaux, parmi lesquels Palm Springs aux États-Unis. Il avait été en grande partie tourné en France, dans la région de Chambéry.

## PISTES PÉDAGOGIQUES

Inviter les enfants à imaginer ce que pourrait être leur vie et le monde quand ils seront à leur tour très âgés, à la fin du vingtième-et-unième siècle... Quels rêves, passions, ou centres d'intérêt leur serait-il possible de conserver d'ici là ?

Fabriquer un gros poisson, semblable à celui de la fin du film, en découpant et en collant des pièces de différentes matières : cartons, papiers, crépons, feutrines, etc.

Travailler sur le passage du temps en alignant des photographies de personnes diverses à différents moments de leur vie, par exemple les parents ou grands-parents des élèves, depuis leur enfance jusqu'à nos jours.

Effectuer des recherches sur le commandant Cousteau, son navire (la Calypso), ses explorations et les films de prises de vues sous-marines qu'il a entrepris.

Découvrir l'histoire de Jonas et la baleine, aux origines bibliques, dans une version d'album jeunesse dénuée de connotations confessionnelles.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Marine Cam  
— Association Côte Ouest —  
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1  
02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)  
[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS

# JONAS AND THE SEA / ZEEZUCHT

PAYS-BAS / 11'40

de Marlies van der Wel

Un homme laisse tout tomber pour poursuivre son rêve, un rêve que nous partageons tous : trouver un chez-soi, même si c'est sous l'eau.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère





Outre son aura poétique éclatante, Jonas and the Sea s'impose par le brio de sa narration, qui propose un montage alterné, inhabituel en matière d'animation, entre différentes époques. Un même personnage est ainsi mis en scène alors qu'il est enfant, jeune homme, adulte plus mûr et enfin, vieillard à la belle barbe blanche.

C'est du reste à cet âge, à l'hiver de sa vie, que le spectateur fait sa connaissance et la bonne compréhension de la construction du film s'accroche immédiatement à la paire de lunettes à verres épais qu'il porte. La transition d'une époque à l'autre tourne autour de ce détail très identifié : après l'ouverture montrant le vieil homme tirant son chariot au bord de l'océan sous l'orage, le calme se fait et un plan apaisé, sur fond de ciel dégagé, laisse apparaître en son centre un enfant avec les binocles cerclées en question. Plus loin dans le film, après d'autres aller-retours entre les deux époques, une troisième apparaît (à 5'08) montrant le personnage en jeune homme, qui arbore une fine moustache (et toujours ses lunettes !), avant qu'un quatrième temps de narration le présente plus âgé, avec cette fois la moustache plus fournie et accompagnée d'un collier de barbe (6'34). Toute une vie se déroule donc par séquences successives et le montage, harmonieux, s'appuie sur un certain contraste météorologique, les scènes correspondant à la vieillesse étant sombres et tempétueuses, en allégorique opposition à celles de différents stades de la jeunesse de Jonas.

Mais l'unité de cette existence est dans le même temps marquée par un rêve permanent du personnage : plonger sous la surface de l'eau pour admirer les fonds marins et les créatures qui y évoluent. Cette passion, pour ne pas parler d'obsession, est née d'un épisode de l'enfance,

où le petit héros a entrepris de suivre un Bernard-L'ermite trotinant sur la plage et a littéralement chuté dans l'eau, à la verticale (voir le plan en question, à 2'06) où le gamin « coule » en un mouvement droit de haut en bas). Cette exploration sous-marine enchantée, à la rencontre des poissons et méduses, restera comme un souvenir merveilleux, ce que souligne l'emploi d'un air à l'accordéon euphorisant. Et Jonas n'aura de cesse, dès lors, de renouveler l'expérience, interrompue alors que des adultes le repêchèrent pour le soustraire à une éventuelle noyade. La fois suivante, il porte un casque de scaphandre et, devenu adulte, inventera des machines de plus en



plus sophistiquées pour concrétiser son rêve et retourner explorer l'océan. On note la récurrence du thème musical à chaque expédition, un peu à la manière de l'utilisation célèbre d'un morceau de Yann Tiersen dans le Fabuleux destin d'Amélie Poulain.

L'intrigue excelle à restituer le caractère aussi intense qu'éphémère de ces expériences : le bonheur est fugace et, à chaque fois, le bien-être de la promenade sous-marine est brisé par un souci technique ou une mésaventure imprévue. Aux commandes de sa fusée plongeante, Jonas



manque par exemple de se faire découper dans une conserverie où les thons sont impitoyablement tranchés ! Reste que ce héros demeure à jamais résolu, malgré l'écoulement des années, et continue à récupérer inlassablement une foule d'objets qui finiront par lui servir.

Jonas n'abandonne jamais et parvient à fabriquer l'engin ultime, le véhicule qui lui permettra de toucher à son vieux rêve de façon plus durable, sinon définitive. C'est un gigantesque poisson mécanique fait de bric et de broc, d'engrenages et de rouages, qui l'emmène désormais à l'envers sous les eaux, bondissant joyeusement au gré de l'enthousiasme de son pilote. La leçon peut être précieuse pour tous : on ne doit sous aucun prétexte enterrer ses rêves d'enfant et même si le temps pour les réaliser est potentiellement très long, le jeu en vaut la chandelle... Avec humour et tendresse, Marlies Van der Wel l'illustre en ouvrant une dimension existentielle dans l'itinéraire de son attachant personnage,

dont le bonnet rouge semble lancer comme un clin d'œil au commandant Cousteau, autre infatigable explorateur du monde du silence.

Née en 1984 à Soest, dans la région d'Utrecht, Marlies Van der Wel est une illustratrice et cinéaste d'animation néerlandaise, qui vit et travaille à Amsterdam. Depuis 2007, elle se consacre à la fois à des films publicitaires et à des projets personnels. Elle achève en 2015 *Jonas and the Sea*, qui est présenté l'année suivante à la Berlinale, au sein de la section « Génération ». Il obtient aussi, entre autres, le Grand prix du festival Animfest d'Athènes. Marlies Van der Wel signe alors un nouveau court métrage animé, d'une durée de deux minutes : *Sabaku*.



## PISTES PÉDAGOGIQUES

- Présenter ce qu'est en fait un marathon : son origine historique, sa distance, sa place dans le paysage de l'athlétisme et la légende des Jeux olympiques. D'où viennent géographiquement ses grands champions ?
- Proposer un exercice de peinture sur la même palette réduite de teintes mates que le film, sur un fond blanc représentant la neige.
- Faire la lecture, en regard de la « leçon » du film, de la fable du Lièvre et la tortue et de la maxime comme quoi « il faut arriver à point ».
- Appréhender le procédé de la figure allégorique, comme celle, mystérieuse, que rencontre la jeune héroïne : que peut-elle symboliser ? Montrer de telles métaphores dans le domaine de la peinture ou de la sculpture.
- Chercher des extraits de livres d'aventures polaires où les personnages cherchent à se protéger du froid : comment s'y prennent-ils ? La glace constitue par exemple un abri possible contre les températures très basses, voir les igloos des Inuits.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Marine Cam  
— Association Côte Ouest —  
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1  
02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)  
[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)

Conception graphique : M<sup>onsieur</sup> Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS

# LE JOUR DU MARATHON / MARATONDAGBOKEN

NORVÈGE / 7'30  
de Hanne Berkaak

Un grand marathon à travers les magnifiques paysages enneigés de Laponie.  
Mais ce n'est pas juste une course entre la ligne de départ et la ligne d'arrivée. Ce qui compte, ce n'est pas de gagner, mais de garder la tête froide.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Ce qui frappe avant toute autre chose dans Le jour du marathon, ce sont les vastes étendues enneigées, qui mettent en valeur, dans une belle animation 2D, une multitude de personnages aux beaux aplats de couleurs choisies sur une palette délibérément réduite (du rose, du rouge, du noir et différentes nuances de bleus).

Cela donne un cachet particulier à l'esthétique générale d'une captivante histoire hivernale nous entraînant dans le grand nord, du côté de la Laponie, au-delà du cercle polaire. Là, toute respiration provoque un petit nuage de vapeur devant la bouche et c'est comme si l'on ressentait soi-même la fraîcheur de l'air en ce jour de « Lapland Marathon », ce « challenge arctique » de course à pied à laquelle de nombreux participants se présentent.

À côté de l'héroïne, une fillette aux longs cheveux noirs, au nez pointu et aux pommettes roses, un bestiaire d'une grande diversité s'anime, sans qu'on puisse reconnaître à coup sûr à quels animaux précis s'apparentent les différents concurrents : un éléphant, un ours, un renne, certes, mais bien d'autres créatures hybrides beaucoup moins définissables, comme ce juge-arbitre vampirique au visage peu amène ! La conséquence immédiate est de se voir plongé d'un coup dans un univers imaginaire, volontiers fantastique et merveilleux, qui jette un pont vers la tradition scandinave du conte onirique, dans le style du fabuleux Voyage de Nils Holgersson.

Le film se divise d'ailleurs en deux parties assez distinctes, la première moitié se concentrant sur la course en tant que telle, avec des cadres foisonnant de présence et d'effervescence, puis la seconde accompagnant la jeune fille désormais seule une fois l'épreuve achevée et son ami l'ours rentré dans son trou d'eau. Il y a dans le

même temps un basculement de tonalité : l'humour de la course, avec ses incidents et ses gags (un peu à la manière de la vieille série animée télévisée Les fous du volant, pour qui s'en souviendrait), s'efface devant une certaine inquiétude, tandis que la solitude cerne l'héroïne et que le soir commence à tomber en même temps que le blizzard commence à souffler. La lumière du jour s'amenuise et au bleu éclatant du ciel succède une voûte étoilée de plus en plus sombre... Le changement de ton introduit la gravité de ce qui peut dès lors arriver à la jeune fille : elle semblait ne



rien risquer au cœur de la bruyante foule de coureurs du marathon (il n'y a pas de dialogue, mais beaucoup de sons, de cris, de piailllements, etc.), mais on sent qu'il pourrait lui arriver malheur une fois qu'elle se retrouve seule. Elle tombe sur la croix d'une tombe (la sienne ? Le nom inscrit, Anna Norge, désigne aussi la Norvège en langue locale...) et voit apparaître une énigmatique et inquiétante créature aux allures d'oiseau, mais qui semble surtout entretenir une ressemblance physique avec la Mort hantant le chef-d'œuvre d'Ingmar Bergman Le septième sceau – dont on ne souligne plus la dimension de mythe nordique.



Heureusement, l'apparition ne s'affirme finalement pas malveillante, aidant l'héroïne à retrouver sa route et à ne pas s'endormir, éreintée, dans le froid paralysant, alors qu'une brume glaciale glisse sur les paysages immaculés. Et c'est, au bout d'une seconde course, individuelle cette fois (et cadrée en différents angles successifs : en travelling latéral puis en plongée), un message précieux qui est délivré à l'attention des jeunes spectateurs : la petite fille avait beau porter l'inscription « toujours dernière » en s'alignant au départ de la course, l'essentiel n'est jamais pas de gagner, mais réside ailleurs. L'important est de participer et le vainqueur de la course, un athlète qui semble ne pas laisser indifférent notre héroïne (elle pique un énorme fard lorsqu'elle se retrouve à ses côtés !), finit complètement gelé dans un gigantesque cube de glace. Rien ne sert de courir, aurait aussi dit un célèbre fabuliste français... La ligne d'une vie n'est pas forcément droite et directe, elle emprunte parfois des chemins de traverse, des courbes, ce qui n'empêche pas d'arriver à bon port et de trouver, comme la jeune fille, une bonne boisson chaude et un endroit pour se relaxer et s'amuser... Ouf ! La petite coureuse de fond ne se sera pas perdue, dans tous les sens du terme.

Pour son premier film, Hanne Berkaak, ancienne étudiante du Royal College of Art de Londres vivant et travaille à Oslo, s'est inspirée des paysages qui bercèrent les vacances d'été de son enfance. Elle a réussi à en perpétuer toute la magie, avec son bestiaire attachant et sa manière de flirter avec le fantastique, dans une grande tradition scandinave qui remonte jusqu'au voyage de Nils Holgersson.

Illustratrice et animatrice, la Norvégienne Hanne Berkaak vit à Oslo.

Elle est titulaire d'un Master en Communication Art & Design du Royal College of Art de Londres et a suivi l'école de design Parsons de New York. Elle a réalisé des animations pour des clients tels que Playstation, Channel 4, Yo Gabba Gabba et Save The Children.

Dans *Maratondagboken*, son premier court métrage, elle s'est inspirée des paysages et des souvenirs de ses étés d'enfance passés en famille en Laponie. Le film a été sélectionné dans une kyrielle de festivals internationaux (Chicago, Bucarest, Hambourg, Lisbonne, etc.) et a reçu en France le Prix du jeune public du festival de Clermont-Ferrand 2016.

## PISTES PÉDAGOGIQUES

- Entreprendre de fabriquer des personnages en papiers découpés de différentes sortes et couleurs, incluant des pages de journaux ou de magazines.
- Découvrir les aspects vocaux du jazz, le registre du « scat » et du « be-bop » par exemple, à travers des artistes comme Dizzy Gillespie, Charlie Parker, Lionel Hampton, Cab Calloway, etc.
- Travailler sur le motif du noir et blanc au cinéma en montrant des extraits de films tournés ainsi, puis de leurs versions colorisées.
- Initier une discussion, sur la base d'expériences concrètes de chacun, sur les interdits sociaux et parentaux sur la façon de se comporter, de se vêtir ou se coiffer de façon fantaisiste. Quelle est la signification de la volonté de rentrer dans le rang ou au contraire de se distinguer ?
- Aborder le vocabulaire anglais du film sur la base de ses sous-titres qui, pour les besoins de la traduction, ne font pas forcément correspondre les mots désignés par les lettres A, B, C, D, etc. entendues par l'enfant (exemple : « A like Apple » est adapté en « A comme agneau »).

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Anne Flageul / Marine Cam  
— Association Côte Ouest —  
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1  
02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr)  
[www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)

Conception graphique : M<sup>onsieur</sup> Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —  
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 7 ANS

# THE GIRL WHO SPOKE CAT / LA FILLE QUI PARLAIT LE CHAT

ROYAUME-UNI / 5'40  
de Dotty Kultys

Dans une ville où règnent l'ordre et la grisaille, une petite fille rêve de couleur et de gaieté. Un drôle de chat va lui faire découvrir un monde souterrain plein d'entrain et d'allégresse.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère





De façon littérale, ce court métrage britannique en papiers découpés animés par ordinateur 2D pourrait voir son titre traduit par « la fille qui parlait le chat », comme s'il s'agissait d'une langue étrangère dans laquelle on peut s'exprimer comme l'anglais ou l'espagnol. Et c'est effectivement un langage commun qui réunit une fillette et un chat des rues de la ville grise et triste où elle vit.

Ce qui ressort d'emblée et de façon éclatante de cette animation est le soin apporté à ses décors et ses personnages, sur la base de papiers découpés, dont certaines pièces évoquent la texture d'un journal. Une palette de différents gris domine, laissant l'impression d'un univers austère et oppressant, dénué de couleurs, donc de joie et de fantaisie.

Dans une telle grisaille, la rencontre du félin offre une perspective inespérée à l'enfant, lui montrant qu'autre chose peut exister. La différence de l'animal est traduite par ses beaux yeux jaunes trouant l'uniformité noir et blanc de l'environnement, seule tache de couleur au sein du plan (on les voit d'abord sur un fond intégralement noir, évoquant la nuit tombée). Le monde secret et insoupçonné que découvre la fillette grâce au chat tranche radicalement de ce qu'elle connaît et subit au quotidien : en entrant un soir dans un endroit énigmatique évoquant un club de jazz où elle tombe (un peu comme Alice de l'autre côté du miroir), elle constate que la diversité existe, à travers d'autres animaux dont l'apparence contraste avec l'uniformisation des humains qui l'entourent, avec les couleurs éclatantes et la musique qui brise le silence assourdissant régnant en ces lieux. Un joyeux « be bop » à plusieurs voix accompagne les acrobaties des saltimbanques et séduit la fillette qui se laisse bientôt gagner par l'envie de bouger et de danser, s'adonnant à un charleston des

plus enlevés.

Mais cette liberté ne peut qu'être éphémère, sa précarité étant évidente au sein d'une société conservatrice que l'on devine oppressive, décidée à éliminer tout ce qui pourrait en menacer les fondements. On pense à certains exemples de constructions totalitaires en assistant aux successives séances de « gavage de cerveau » lorsque l'enfant prend ses repas : sa mère fait tourner en même temps un disque vinyle enracinant l'ABC des mots à enraciner dans le jeune esprit à former. La fillette doit se conformer à l'image qu'on attend d'elle, celle de sa mère et de ses congénères standardisés arpentant uniformément les rues. On ne doit pas sortir du



moule et la mère doit sévir pour réparer les dégâts supposés : faire retrouver le « droit chemin » à sa progéniture qui danse dans la rue et indignes les passants. La gamine a été bouleversée et changée par l'épisode, arborant une couleur de cheveux et de vêtements considérés comme extravagants et indécents.

C'est une métaphore de l'insoumission et de la rébellion qui est ainsi insufflée : les animaux mélomanes et danseurs, qui bougent dans tous les sens, n'hésitent pas



à briser les fameux disques d'apprentissage, comme des chaînes qui entravent le libre-arbitre et semblent prohiber tout droit à l'expression individuelle. Logiquement, la mère de la fillette, d'abord inflexible, se laisse gagner par l'esprit nouveau qui souffle et, dans une touche d'humour savoureuse, se fera même DJ mixant les disques alors qu'elle acceptera de repeindre sa vie en couleur tout en retrouvant le sourire. La métamorphose semble d'ailleurs contagieuse, car la petite tache de couleur dans la ville, correspondant à la maison désormais ouverte à la vie et au désordre, provoque des perturbations dans le « bel » ordonnancement du monde alentour. Les passants sont ainsi comme possédés par le rythme et leurs démarches dissonantes montrent que quelque chose est en train de changer. La

façon de marcher des hommes n'est pas sans rappeler celle d'un fameux sketch des Monty Pythons (The Ministry of Silly Walks) et c'est sur une note humoristique que se ferme cette courte fable sur l'émancipation individuelle laissant entrevoir une encourageante réalité : une révolution peut partir d'un simple détail et faire tache d'huile...

D'origine polonaise et installée à Bristol, au Royaume-Uni, Dotty Kultys est réalisatrice et animatrice, après une copieuse expérience dans le domaine du théâtre. Elle est diplômée en animation de l'Université de l'Ouest de l'Angleterre. Son court métrage *The Girl who Spoke Cat*, achevé en 2014, a été présenté dans de nombreux festivals internationaux d'animation, parmi lesquels Zagreb, Athènes ou Cracovie.